

Murat féru de Baudelaire

Le musicien spleenétique adapte «les Fleurs du mal» du poète de l'ennui, d'après les études préparatoires de Léo Ferré.

Par Philippe Lançon

QUOTIDIEN : lundi 1 octobre 2007

Jean-Louis Murat (Baudelaire, Ferré) CD : «Charles & Léo» (Scarlett/V2) A signaler également la parution des «Fleurs du mal», de Charles Baudelaire, NRF, édition spéciale avec CD de Murat inclus.

En ce moment, Jean-Louis Murat lit *Anna Karénine*. C'est l'histoire d'une femme qui se jette sous un train parce qu'elle ne supporte plus de souffrir. Son amant la torture. Son sac à main rouge reste à quai. Si elle avait lu Baudelaire, elle n'aurait pas fini comme ça. Une lucidité vivipare et teintée d'extase lui aurait servi de viatique. Elle aurait lu «Madrigal triste» : «*Que m'importe que tu sois sage ?/ Sois belle ! Et sois triste ! Les pleurs/ Ajoutent un charme au visage, comme le fleuve au paysage ;/ L'orage rajeunit les fleurs.*» Le texte évoque l'enfer du poète, son dégoût. Aucune femme sous le vent, sous le train, ne l'en sauvera.

Murat le sauve par le chant. Il met à nu, non pas son cœur, mais simplement la matière des vers. Le plaisir est en surface, il fait la peau. Il est l'étoffe et le poison. «*Baudelaire est toxique*», dit Murat. Baudelaire, quel est son pays ? «*C'est la géographie d'un corps de femme. Une forêt abondante de pins du nord, une taïga avec des parties génitales aux tropiques, et des odeurs suaves et pourrissantes, entêtantes. Un corps qui sent l'amour et, après un certain temps, ces odeurs d'amour rejoignent celles de la mort. Baudelaire pue le vétiver. Il est top chic. Aujourd'hui, il se ferait refaire le nez. Il s'adore, se déteste. Et il s'ennuie. Je crains l'ennui, et surtout la descendance de l'ennui : haine de soi, puis de l'autre. Comme ces connards d'internautes, trente-cinq heures par jour derrière leur écran.*» Baudelaire s'ennuie, mais se tient.

«Madrigal triste» est le septième des douze poèmes de Baudelaire enregistrés par le chanteur, d'après des traces intimes, tardives, sur dictaphone, de Léo Ferré. Le poème paraît en 1861 dans *la Revue fantaisiste*. Baudelaire a 40 ans. Le premier manuscrit des *Fleurs du mal* a été rendu quatre ans plus tôt, en 1857.

Un siècle plus tard exactement, Léo Ferré enregistre son premier disque. Ensuite, il chante de temps à autre Baudelaire. Un disque entier paraît en 1967.

Sur la pochette, Ferré dit à Baudelaire : «*Ils t'ont pillé, ils t'ont traîné dans leur Morale, ils disent que tu avais la vérole et que tu en es mort [...] Ils sont tous invertis, ce jour, ils pensent en reculant.*»

Mélancolie. Discours daté : poète maudit réduit au petit feu bourgeois. C'est ainsi que Ferré chante *Spleen*, *l'Albatros*, avec frémissements rhétoriques dans la voix. Trop sentimental et discursif, il efface la perversité de Baudelaire, cette manière qu'il a de jouir avec une souffrance comprise, assimilée, une mélancolie poisseuse et directe. Le haut-parleur manque de buée.

Plus tard, la famille de l'artiste donne à Murat une cassette. Chez lui, en Italie, seul au piano, sans doute dans les années 70, Ferré a enregistré vingt-deux autres poèmes de Baudelaire. «*Derrière, dit Murat, on entend les cris des enfants et le bruit de la Toscane.*»

Jean-Louis Murat a déjà enregistré des poèmes de Béranger, avec Isabelle Huppert des poèmes de la Précieuse Antoinette Deshoulières («*Son rival est absent, et la nuit qui s'avance/ Pour la troisième fois a triomphé du jour*»). Le temps passe, il infuse : «*Me mettre en bouche les textes de Baudelaire, ça fait pas de mal. J'ai pas suivi d'études, c'est ma manière d'en faire.*»

Il a beaucoup lu Baudelaire et autour de lui pendant la plongée. Murat aime la littérature chargée, la langue pâteuse, les pamphlétaires aussi. Après *Anna Karénine*, il ira vers Léon Bloy. Il aime la fureur doublée fourrure de décadence, où le corps fait sentir ses droits - ce qu'il appelle «*l'eau lourde*». Peu avant sa mort, en 2006, l'essayiste Philippe Muray a écrit deux lettres au chanteur. Il regrette de ne pas l'avoir rencontré.

Velours neuf. Murat affirme qu'il n'a pas réécouté les disques de Ferré, «*je voulais m'en détacher.*» Il est plus juvénile, moins emphatique, toutes fleurs de rhétoriques coupées. De Ferré, en particulier dans *Avec ses vêtements* et *la Cloche fêlée*, il a conservé les dégradés harmoniques : on circule dans ses états baudelairiens comme on descend et monte les marches d'un vieil escalier tapissé d'un velours neuf, aux reflets clairs. Guitares, pianos, harmonica finissant bluesy dans *A une mendicante rousse*.

Un DVD le montre chantant au piano, seul, pas rasé, très sphinx en ténèbre aux yeux d'or. Il chante, en plus, *Réversibilité*. Sa voix indolente passe sur les mots comme une main légère et pleine : «*Cette façon de dérouler le trésor des profondes caresses est un peu spéciale*», comme disait Proust de Baudelaire. Caresses au ralenti, sangs mêlés, murmure délicat, un peu distant, un peu traînant, abandonnant le tragique à ses mots : une guitare en bois de santal dans l'humidité qui pèse.

Murat a choisi des poèmes courts : «*Verlaine, Laforgue, ils font jeter du lest à la langue, ils la mettent en état d'apesanteur. Moi, je suis pas pour le ballon d'hélium, la poésie qui s'envole. Par-dessus tout, j'aime pas Prévert. J'aime la pesanteur de Baudelaire, mais en forme courte.*» Voilà donc *l'Horloge*, *le Guignon*, *l'Examen de minuit*, et, plus que tout, *la Cloche fêlée* : «*Il est amer et doux, pendant les nuits d'hiver/ D'écouter près du feu qui palpète et qui fume,/ Les souvenirs lointains lentement s'élever/ Au bruit des carillons qui chantent dans la brume.*» C'est la chanson qui fait le mieux entendre comment la voix de Murat sert l'ironie de Baudelaire. Quand elle prend corps, l'ironie est une forme extrême d'innocence et de mélancolie.

Meurtrières. «*La poésie est mon mode d'expression, dit Murat, j'ai toujours été de ces garçons chiants qui écrivent des poèmes aux filles.*» Baudelaire faisait la même chose. La jeune chanteuse Morgane, de Cocoon, un groupe de Clermont-Ferrand, fait planer sa voix sur certains poèmes, ou en eux, quand c'est une femme qui parle au poète. La lumière sonore file alors entre les meurtrières de chair.

La Fontaine de sang, troisième chanson, donne le ton que Murat a trouvé : «*J'ai cherché dans l'amour un sommeil oubliieux ;/ Mais l'amour n'est pour moi qu'un matelas d'aiguilles/ Fait pour donner à boire à ces cruelles filles.*»

L'homme est un fakir assis sur ses désirs. Les cruelles filles sont la débauche et la mort. Contrairement à Baudelaire, Murat répète ces derniers mots, «*à ces cruelles filles*». Ça pénètre et c'est l'écho.